

NAPOLEON, ROBESPIERRE ET LES AUTRES...

# Les turbulences d'Henri Guillemin

Le bicentenaire de la Révolution approchant, comités et associations phosphorés. Ici et là on exhume le souvenir de modestes rédacteurs de cahiers de doléances et l'on s'apprête à ressusciter d'obscurs députés. Et j'imagine qu'à Arras plus qu'ailleurs on se torture les méninges : que faire de ce foutu Robespierre ? Si le personnage est inévitable, quelle réputation ! L'homme de la Terreur, le grand pourvoyeur de la guillotine, celui qui expédia la reine à l'échafaud ! On cherche en vain les hommes politiques se réclamant de sa pensée. Et si les héros vrais ou supposés de la Révolution française ont beaucoup donné pour nos rues et nos places, le nom de Robespierre, lui, reste prudemment confiné dans les livres d'histoire et les traités de science politique. Définitivement catalogué comme mauvais génie de la Révolution — avec son compère Saint-Just — il n'a droit qu'aux placards de l'Histoire. Mais enfin Henri Guillemin vint !

« Ne pas sur lui qui tant compter pour amener de l'eau au moulin des idées reçues historiques ou littéraires. Depuis cinquante ans, il prend plaisir à écorcher les statues les mieux polies, à écorner les légendes les plus parfaites et à lacérer les portraits les plus amoureux retouchés.

Lorsque le chœur extatique des académies se met à chanter la louange de Vigny, « le grand poète du destin et de la tragédie humaine », on entend sous les zim-boum-boum gronder la voix de Guillemin : « Une belle figure de sauld, oui ! Un délateur. »

## "Napoléon ? Ce voyou, ce racketteur !"

Et lorsque le culte napoléonien déchaine ses fastes consensuels, Guillemin se met à hurler : « Al Napone ! Ce voyou, ce racketteur qui fit des conscrits ses hommes de main et de la France une proie secondaire après l'écroulement de son rêve d'un Empire d'Orient ? »

On pourrait en aligner d'autres : Benjamin Constant, M<sup>me</sup> de Staël, Voltaire et les encyclopédistes. Même Péguy pour qui il avoue quelque tendresse n'échappe pas à la volée de bois vert.

C'est clair : Henri Guillemin ne confond pas biographie et hagiographie et s'il attache tant d'importance aux documents c'est qu'il n'a pas son pareil pour découvrir ce que d'autres n'avaient pas vu ou pas voulu voir. Son travail sur Robespierre n'échappe pas à cette règle.

Il ne fait pas de Maximilien une figure de vitrail, loin s'en faut, et il avoue même que la complexité du personnage le laisse perplexe. Mais lui qui sait ce qu'aversion veut dire cherche à comprendre pourquoi Robespierre suscita tant de haine chez les historiens et particulièrement chez Michelet.

La réponse n'est pas la Terreur et ses quatorze mille morts.

Elle est plus profonde, politique et religieuse. D'une part, le député d'Arras ne veut pas d'une Révolution accaparée par les riches et les possédants mais rêve d'une cité pour tous les hommes; d'autre part s'il lutte contre l'Eglise en tant que force politique et sociale, il reste un mystique, profondément convaincu de la présence divine. En somme, ce qui fut fatal à Robespierre et à sa réputation, ce n'est pas la guillotine dressée place de la Révolution mais la fête de l'Etre suprême organisée au Champ-de-Mars le 20 prairial de l'an II (8 juin 1794). Un mois et demi plus tard venait thermidor...

Pour ce politique presque naïf, tourmenté et assoiffé de pureté, Henri Guillemin a même déniché une épithète empruntée au docteur Magiot, un personnage des « Comédiens » de Graham Greene : « J'aimerais mieux avoir du sang sur les mains que l'eau de la cuvette de Ponce Pilate. »

Ce Robespierre échappant aux cli-

*Amateurs d'inédit, voyez Henri Guillemin. Il a toujours quelque surprise à agiter. Robespierre lui-même n'en revient pas. Et il s'en tire bien !*



HENRI GUILLEMIN. — A Bordeaux, les étudiants étaient suspendus à la parole de ce prof d'un modèle peu courant, capable de transformer ses cours en bataille d'Hernani et de faire se pâmer les jeunes filles en évoquant la mort de Rimbaud.

chés qui nous tiennent généralement lieu de vision historique est le dernier en date des « coups » d'Henri Guillemin. Il en a surpris plus d'un. Pourtant, depuis le temps qu'il pratique ce genre d'exercice, traquant dans les textes et les documents ce qui fait l'humanité de gens à qui l'Histoire a taillé des habits parfois trop beaux et trop grands, nous devrions être habitués. Nous ne le sommes pas tout à fait.

Si Henri Guillemin occupe aujourd'hui une place unique dans le

paysage intellectuel, ce n'est pas seulement parce qu'il adore balancer des pétards sous les fauteuils ou certains de ses collègues somnolent confortablement. La provocation est un art banal. Ce qui l'est moins c'est ce qui fait de Guillemin un écrivain singulier.

Alors que son travail de recherches et d'exposition de documents pourrait être d'une absolue sécheresse, il devient sous sa plume celui d'un archviste lyrique, faisant passer dans son écriture la violence de

son sentiment et l'ironie de son regard. Les premières lignes de son « Péguy » sont à cet égard significatives : « Péguy l'immuable, proclame un zélateur. Si j'étais moins respectueux des convenances et moins respectueux du style noble, je murmurerai : marrant ! » Et ce simple mot, marrant, annonce cinq cents pages où l'affliction le dispute à l'indignation.

C'est dans la Suisse réputée paisible que vit depuis quarante-cinq ans ce casseur de réputation et empêcheur d'admirer en rond. A Neuchâtel, à deux pas du lac, dans le quartier universitaire, il occupe le premier étage d'une maison grise. Il s'est posé là avec femme et enfants en 1942.

Il arrivait de Bordeaux. Le cours du temps l'avait contraint à abandonner la chaire de littérature comparée qu'il occupait à la faculté des lettres depuis 1938. Il laissait ses étudiants orphelins, et ils en témoignent encore : ils étaient littéralement suspendus à la parole de ce prof d'un modèle peu courant, capable de transformer ses cours en bataille d'Hernani et de faire se pâmer les jeunes filles rien qu'en évoquant la mort de Rimbaud. Ce conférencier plus que brillant qui parlait sans notes et dont la voix portait l'émotion leur apprenait, au-delà de la littérature, une façon d'être et de regarder le monde.

## Ami de Mauriac et de Maurice Chevalier

A 85 ans, il n'a rien perdu de son besoin de convaincre et il est toujours prêt à s'emporter. Séquelle d'une tuberculose vieille de soixante ans, il a le souffle court; la voix légèrement cassée suit ce rythme imposé et l'expression n'en est que plus percutante. Derrière les gros verres de myope, le regard brille et s'amuse sans arrêt; les mains toujours en mouvement semblent se saisir des idées pour mieux les pousser en avant ou les étrangler. Henri Guillemin parle comme il écrit, en s'y mettant tout entier.

Alors, sous les dessins de Victor Hugo, le portrait de Marc Sangnier, les photos des enfants et des petits-enfants qui ornent le salon où il reçoit ses visiteurs, au fil de la conversation, il étrille les uns et célèbre Lamartine, Hugo, Jaurès ou Lucien Herr...

Il parle aussi de l'Eglise à laquelle il reste fidèle malgré tout et se définit d'un joli mot : « Je suis un catholique sélectif. » Il évoque son amitié de plus de quarante ans avec François Mauriac; elle connaît bien des orages mais jamais ne se démentit. Claudel traverse à son tour la pièce; le patriarche de Brangues reçut avec méfiance ce M. Guillemin qui avait l'intention de faire une conférence sur lui mais bientôt entra dans la voie des confidences.

Plus surprenantes encore ses relations avec Maurice Chevalier. Henri Guillemin avait fait la connaissance du chanteur à l'occasion d'un séjour que celui-ci avait fait à Davos après la guerre. Leurs planètes respectives étaient fort éloignées l'une de l'autre : leur curiosité — partagée — n'en fut que plus grande. Toujours est-il que Chevalier ne manquait pas à Paris les conférences de Guillemin et qu'il lui prodigua même quelques conseils pour bien se tenir en scène...

Tel est le vieil oncle impossible de la famille littéraire. Les aînés, bien obligés de l'inviter à partager le repas, le surveillent avec anxiété. Mais, en bout de table, les petits neveux guettent avec gourmandise les éclats de cet ogre aimable, capable de bouffer tout cru tant de gens fameux qui n'étaient peut-être pas aussi estimables qu'on avait bien voulu le leur apprendre.

## Patrick Berthoumeau.

Henri Guillemin : « Robespierre, politique et mystique » (Le Seuil, 430 pages, 130 francs)

## ARTS

JEAN LIGNAC

## Art et argent

Les prix des œuvres d'art flamboyent. Ceux des toiles modernes surtout, car quelle peinture de la Renaissance, quelle sculpture grecque, quelle villa de Palladio ou quel château français attendrait les milliards de centimes d'un Van Gogh ? Ceci, pour faire sentir à quel point ces cotes sont arbitraires, insensées et, partant, fragiles. Quoi qu'il en soit, les malheurs de la Bourse ne vont pas manquer de faire apparaître sur le marché des trésors jusqu'ici jalousement gardés dans les patrimoines familiaux et qui vont changer de main. Bref, l'œuvre d'art est devenue une valeur refuge de la société de consommation. Dans ces conditions, il est bon d'être averti de ce que l'on possède et de ce que l'on peut acquérir.

Une superbe revue se propose de répondre à ce besoin. Plus synthétique et surtout beaucoup plus attrayante et luxueuse que la sévère « Gazette de l'hôtel Drouot », réservée aux marchands, elle vous permettra de connaître la valeur du portrait en miniature de votre arrière-grand-tante, celle de la montre de gousset de votre grand-père, le prix de la potiche Art-Déco que vous avez reçue en cadeau de mariage ou encore celui de la gravure galante que vous avez dénichée à la brocante. Abondamment illustrée en couleurs, classée par rubriques qui tiennent compte de l'actualité des ventes internationales, riche de reportages et d'adresses utiles, la « Cote des antiquités » s'apparente également à un intermédiaire des chercheurs et des curieux. Nul doute qu'elle ne soit destinée à devenir la référence non seulement des professionnels mais aussi de tous ceux qui s'intéressent aux antiquités. ■

« La Cote des antiquités », magazine international des ventes publiques et des antiquités. Mensuel.

## RUE RACINE (FLAMMARION)

## Vastes horizons

Françoise Verry, la grande prêtresse de l'univers éditorial hexagonal, a eu l'idée de créer chez Flammarion une nouvelle collection permettant de dévoiler la littérature étrangère et nationale, de permettre à des auteurs nés dans l'Ohio ou à Saint-Médard-de-Guizière (Gironde) de se retrouver sous le même label.

La collection Rue Racine Flammarion publie ces cinq premiers titres : « Fort Princesse », de Jean Decamp; « Moi, Jane, cherche Tarzan », d'Annette Levy-Willard; « La Caution », de Thorsten Becker; « Ce soir-là », d'Alice McDermott; « Les Fantômes de Buenos Aires », de Laurence Thornton...

Elisabeth Gille, qui anime, avec Françoise Verry, Rue Racine, précise : « Il faut élargir les horizons, ne pas se contenter des mêmes histoires rabâchées avec les mêmes aventures banales, il importe de faciliter l'accès à ce qui est autre, faire connaître et découvrir... »

Les débuts s'annoncent prometteurs.

P. Y.

Bouquins-Laffont vient tout juste de publier une superbe édition de la « Recherche du temps perdu », en trois volumes présentés sous coffret. Un travail réalisé par une équipe de spécialistes qui offrent en préface plus de quatre cents pages de présentation érudite. Outre le texte de Proust, cette édition offre un « Quid » de Proust : une biographie de cent pages, des index des lieux, des « relations » de l'auteur, un plan des appartements habités par Proust, une généalogie complète de ses ancêtres. Le tout pour un prix qui ne fera reculer aucun proustomane (proustophile ?) : 290 F. ■

## De Mâcon à la Suisse via Bordeaux

Henri Guillemin est né à Mâcon en 1903. Fils d'un agent voyer, il fait des études à Dijon et Lyon avant d'intégrer Normale supérieure. C'est à cette époque qu'il devient un des proches de Marc Sangnier, le fondateur du *Sillon*, et qu'il rencontre Lucien Herr.

Agrégé en 1927, il enseigne dans différents lycées puis passe deux ans au Caire, à l'université Fouad, en 1936 et 1937. En 1938, il débarque à Bordeaux comme professeur de littérature comparée.

Ce choix n'est pas dû au hasard. Quelques années auparavant, il avait épousé la fille de Jacques Rodet, un Bordelais proche lui aussi de Sangnier et un des représentants du mouvement démocrate-chrétien en Gironde.

En 1942, il est dénoncé par « Je suis partout » comme « l'ami du gaulliste Mauriac ». Il se réfugie en

Suisse où l'université de Genève l'accueille. Après la Libération, la France lui offre un poste de conseiller culturel à l'ambassade de France à Berne; il l'occupera jusqu'en 1963. A la suite de quoi, pendant six années, il enseignera de nouveau à l'université de Genève.

Cette carrière déjà bien remplie s'accompagne de la publication d'une cinquantaine d'ouvrages d'histoire littéraire ou d'histoire tout court, où passent à la moulinette Rousseau, Lamartine, Hugo, Flaubert, Zola, Claudel, Jeanne d'Arc, Napoléon, Thiers, Jaurès ou Robespierre et pas mal d'autres. Certains s'en tirent avec les honneurs; ayons pitié des autres... ■

L'essentiel de l'œuvre d'Henri Guillemin est publié chez Pion, Gallimard, au Seuil et chez divers éditeurs suisses.